7-75 50263/B
B 6.7-
G.xx.24

SUR

SUR
LA PESTE
DE MARSEILLE,
EN 1720.

A LONDRES,
ET SE VEND
AU PALAIS-ROYAL,
CHEZ *HARDOUIN ET GATTEY*: n°. 14.

1786.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

SUR

LA PESTE DE MARSEILLE,

EN 1720.

IL y avoit soixante-onze ans que Marseille s'étoit vue affligée de la peste pour la dix-neuviéme fois, lorsque le capitaine Chataud arriva dans son port avec un navire chargé de marchandises du Levant. C'étoit le vingt-cinq mai. On venoit d'apprendre que cette maladie terrible ravageoit les côtes orientales de la méditerranée. Chataud, dans sa traversée, avoit perdu sept hommes, dont on avoit attribué la mort à une fiévre maligne. Depuis son arrivée il en perdit d'autres. Cependant, loin de le confiner lui & ses marchandises dans un lieu éloigné, ou seulement de lui faire subir une quarantaine exacte dans le port, on le laissa débarquer au bout de quinze

jours ; après quoi les paſſagers qu'il avoit amenés, ſe répandirent dans la ville & vendirent leurs pacotilles.

Au mois de juin, quelques-uns des portefaix qui avoient tranſporté ſes marchandiſes dans les magaſins de quarantaine, moururent preſque ſubitement.

Ces morts étoient tenues ſecretes : on les attribuoit à la fiévre, & l'on craignoit que le public ne les attribuât à leur véritable cauſe qui étoit la peſte. Sept ſemaines après l'arrivée du navire, on ſe décida néanmoins à éloigner les marchandiſes, ſur le rapport du chirurgien Croizet, qui donnoit à cette fiévre la qualité de peſtilenciele. Elles furent conduites ſecrétement dans la petite ile de Jâre à deux lieues dans la mer, ſuivant l'uſage ancien d'y dépoſer les balots ſoupçonnés de contenir le levain de la peſte.

Mais Chataud avoit amené des toiles

de contrebande qu'on avoit laiſſé introduire dans la ville dès les premiers jours de ſon arrivée. Cette négligence, jointe à l'irrégularité de la quarantaine, rendit inutile la précaution tardive qu'on eut d'envoyer à l'île de Jâre la funeſte cargaiſon.

Le neuf de juillet, Peiſſonel pere & Peiſſonel fils, médecins, donnerent avis aux échevins que la peſte étoit dans leurs murs. Les échevins conſulterent Bouzon, chirurgien, qui avoit voyagé au Levant. Bouzon leur dit que les médecins ſe trompoient, & que c'étoit la fiévre. Les échevins le crurent.

Huit jours après, Sicard, autre médecin, les avertit que la peſte faiſoit des progrès. Bouzon leur répéta que c'étoit la fiévre : ils ſe tinrent tranquilles.

Le nombre des morts augmentoit : le vingt-trois juillet on en compta quatorze

dans le même jour. Les échevins, réveillés par les cris publics, consulterent Peissonel, à qui ils joignirent Bouzon. Peissonel soutint que c'étoit la peste, Bouzon soutint que c'étoit la fiévre ; & les échevins crurent Bouzon. Cependant, pour contenter le public, ils mirent quelques gardes aux avenues de la rue la plus infectée, & ils recommanderent à Peissonnel & à Bouzon de visiter les malades.

Peissonel étoit vieux & infirme : il se fit seconder par son fils. Celui-ci, moins prudent ou plus sage que les échevins, publia hautement que la peste étoit dans tous les quartiers de Marseille. Il écrivit la même chose dans les villes voisines. Tout le monde le crut, hormis les échevins de Marseille. Plusieurs citoyens se retirerent dans leurs maisons de campagne, d'autres s'enfuirent en des provinces éloignées.

La contagion alloit toujours croissant.

Raymond, Bertrand, Robert, Audon, médecins, se chargerent au commencement du mois d'août de visiter les malades, & se firent assister de huit chirurgiens. Tous les douze déclarerent aux échevins qu'il n'étoit plus temps de se flater, & que cette maladie étoit véritablement la peste. Mais Bouzon soutint que c'étoit la fiévre, & les échevins crurent Bouzon. A cette époque il mouroit par jour trente personnes, dont plusieurs tomboient de mort subite.

Enfin tous les médecins de la ville, sans en excepter un seul, assurèrent aux échevins que la peste étoit dans Marseille. Mais Bouzon disoit le contraire; & les échevins se moquerent des médecins. Ils firent plus : ils afficherent au coin des rues, que la maladie que les médecins prenoient pour la peste, étoit une fiévre causée par les mauvais alimens. La populace poursuivit les médecins en

les traitant d'ignorans & de fripons.

Au premier bruit de peſte, les officiers de la marine éleverent une barriere entre les galeres & le reſte du port, & prirent des meſures pour ne manquer ni de vivres ni d'autres proviſions. La conduite des échevins fut différente : en refuſant de croire à la peſte, ils négligerent les précautions d'uſage, & ne ſongerent ſeulement pas à ſe procurer des vivres. Bientôt le parlement de Provence défendit toute communication avec Marſeille ſous peine de la vie. La diſette vint ſe joindre à la peſte, & le peuple ſe révolta.

Quelques-uns des principaux citoyens allerent offrir aux échevins de les aider dans l'adminiſtration de la ville. Les échevins répondirent qu'ils n'avoient pas beſoin d'aide : ces citoyens ſe voyant inutiles, ſe retirerent à la campagne.

Chacun s'occupa du ſoin de s'iſoler : les

les habitans s'enfermerent dans leurs maiſons, les communautés religieuſes s'enfermerent dans leurs couvens. Diverſes familles allerent camper ſous des tentes, ou ſe refugierent dans des navires.

Entre les perſonnes qui ſe vouerent au ſalut public, l'Europe ſait qu'il faut diſtinguer Henri de Belzunce, évêque de Marſeille. D'abord il convoqua une aſſemblée des prêtres de la ville, tant réguliers que ſéculiers, où il les exhorta vivement à ne pas l'abandonner dans ces cruelles circonſtances. S'il eut la douleur de n'être écouté que d'un petit nombre, ſongeons qu'il faut plus de courage pour demeurer au ſein de la peſte que pour affronter des bataillons.

La Cour voulut connoitre la nature de la maladie qui détruiſoit Marſeille. Deux médecins de Montpellier, Chicoyneau & Verny, reçurent ordre de s'y tranſporter, avec Soullier, chirurgien.

Ils arriverent le douze du mois d'août, examinerent les malades, & écrivirent en cour que c'étoit la peste.

Ici nous ne savons si les échevins ont encor refusé de croire, ou s'ils ont jugé convenable de dissimuler afin de ne pas effrayer le peuple. Après le départ des médecins & du chirurgien, ils afficherent que la maladie étoit une fiévre maligne, & qu'ils prendroient au plutôt des arrangemens pour la faire cesser.

Le seize du même mois, jour consacré à la procession des reliques de S. Roch, patron des pestiférés, le marquis de Piles, gouverneur de Marseille, défendit qu'on promenât les reliques. Il craignoit que le peuple, en s'y portant en foule, n'accrût la contagion. Mais le peuple se répandit en menaces. Le marquis de Piles étoit aimé : il n'avoit eu qu'à se montrer pour dissiper les émeutes occasionnées par la disette ; il n'en fut pas ainsi de celle qu'oc-

caſionnoit la dévotion à S. Roch : les reliques furent promenées.

Cependant la mortalité augmentoit de jour en jour dans une proportion qui fit craindre la ruine totale de la ville. La faim, la ſoif, le déſordre, le défaut de remèdes, le défaut d'hôpitaux, tout ajoutoit aux horreurs de la peſte.

On voyoit les rues couvertes de meubles peſtiférés, jetés par les fenêtres ; & de cadavres, dont le nombre s'accroiſſoit à toute heure, faute de bras pour les enlever. Entre ces cadavres on appercevoit des mourans qui avoient abandonné leur lit pour venir implorer la pitié des habitans enfermés dans leurs maiſons, ou du petit nombre de gens qui paſſoient auprès d'eux. Et c'étoit preſque toujours en vain qu'ils l'imploroient : l'épouvante flétriſſoit les cœurs ; le plus léger ſecours étoit refuſé. Heureux celui à qui l'on portoit, pour étancher ſa ſoif, une gorgée de l'eau

mêlée de ſang, qui croupiſſoit dans les égoûts !

Des familles jetoient par les fenêtres leur chef à peine expiré : des peres & des meres, armés d'un bâton, pouſſoient leur enfant dans la rue, au moment où ils appercevoient en lui le moindre ſimptôme de contagion.

Un malade cherchoit-il à ſe retirer ſous un auvent, pour ſe ſouſtraire aux ardeurs du ſoleil ? le maître de la maiſon le forçoit de s'éloigner, en lui jetant de l'eau chaude ſur la tête.

On entendoit des femmes en couche apeler vainement du ſecours. Des meres qui alaitoient étoient trouvées mortes, & on laiſſoit expirer leurs enfans attachés à leurs mamelles. On trouvoit des peſtiférés vivant encore étendus dans un lit auprès d'un cadavre pourri depuis long-temps.

Les familles opulentes n'étoient pas à l'abri du déſeſpoir. Celles que la peſte n'avoit point attaquées, attendoient que l'extrémité de la faim obligeât le plus hardi de tous à ſortir pour acheter des alimens. Quelquefois il rentroit dans la maiſon paternelle avec la peſte. Alors on ſe hâtoit de l'iſoler dans un galetas. Là il étoit forcé de ſe lever de ſon grabat, pour venir prendre à la porte une cruchée d'eau qu'on y poſoit en fuyant. Celui-ci mouroit : un autre alloit à la proviſion, & finiſſoit comme le premier. Enfin la famille, réduite à un ou deux peſtiférés, étoit ſouvent remplacée par des brigands, qui en égorgeoient les malheureux reſtes avant de s'en partager les dépouilles.

Des chiens qui avoient perdu leurs maîtres, couroient les rues, déchirant des cadavres pour ſe nourir. La crainte que ces animaux ne communiquaſſent la peſte à ceux

des habitans qui ne l'avoient pas encore ; arma contre eux toute la ville ; & l'on en fit un massacre qui vint augmenter l'infection.

On voyoit courir des frénétiques, frappant tout ce qu'ils rencontroient ; & on fuyoit devant eux, non de peur d'en être batus, mais de peur d'en être touchés. Si l'un des fuyards se sentoit près de succomber à la course, il se retournoit, & d'un coup de bâton ou de caillou il tâchoit d'assommer le malade.

On voyoit s'écraser sur le pavé, des pestiférés qui se précipitoient du haut des toits, n'ayant pas la force d'attendre la mort quelques heures.

Arrêtons-nous, & considérons le vénérable Belzunce.

Ses chanoines se sont enfuis. Un seul, appellé Bourgerel, étoit loin de Marseille lorsque la contagion se manifesta ; il y est rentré, & s'est mis à la suite de son

évêque. Tous deux vont porter dans les lieux les plus infects des consolations & des secours : tous deux exposent chaque jour mille fois leur vie. Enfin Belzunce voit son fidele Bourgerel tomber mort à ses côtés : mais sa vertu n'en est point ébranlée. Les conseils, les prières, les larmes, rien ne peut lui montrer un péril au-dessus de son courage. Il n'a plus ni serviteurs, ni chevaux, ni voiture : il a vendu ou mis en gage tout son mobilier. On le voit visiter à pied tous les quartiers de la ville ; on le voit monter dans les maisons désolées : & à peine, quand il passe, le reconnoîtroit-on des fenêtres, si l'on n'apercevoit pas quelques amis qui le suivent de loin en versant des pleurs.

Il étoit difficile que son exemple ne s'imprimât fortement dans l'esprit du clergé. Plusieurs prêtres s'empressèrent d'imiter leur chef. Entre les séculiers nous distinguerons Audibert, Fabre, Ar-

naud, Blanc, Gantheaume, Carriere, Ribies, Martin, Charrier, Reibas, Guerin, Paſcal, Barens. Ils périrent tous, hormis le dernier.

Parmi les réguliers la liſte ſeroit trop longue; nous ne parlerons que de Gautier & de Milay. Le premier étoit ſupérieur des oratoriens, le ſecond étoit ſimple jéſuite. Gautier montoit dans les maiſons, ſoignoit les malades, les conſoloit, & diſtribua des ſecours juſqu'à ce qu'il eut épuiſé les fonds de ſa communauté. Milay choiſit le quartier de la ville le plus empeſté, y établit des cuiſines, & ſurveilla lui-même la diſtribution des alimens & des remédes. L'un & l'autre périrent.

Cependant les échevins reconnurent que le poids de l'adminiſtration étoit au-deſſus de leurs forces. Ils voyoient l'ordre l'abondance & preſque la ſanté régner dans les galeres, tandis que leur ville étoit

en

en proie au brigandage à la diſette & à la mort. Ils ſe déterminerent à demander des conſeils aux officiers de la marine. Le commandeur de Langeron, chef-d'eſcadre, les chevaliers de Lévi & de la Roche, officiers-généraux, ſe tranſporterent à l'hôtel-de-ville, le vingt-un du mois d'août & les jours ſuivans.

Le ſoin le plus preſſant étoit d'enlever les cadavres. Des forçats à qui l'on promit la liberté, conſentirent à ſe charger de ce travail, au moyen de crochets qui leur furent diſtribués. Mais il falloit commander ces forçats : il falloit un homme qui ne les perdît pas de vue, qui oſât les ſuivre, les mener dans des recoins impraticables, qui montât avec eux dans les galetas peſtiférés ; qui ſût enfin contenir une meute de bandits. Cet homme fut l'intrépide Mouſtier, un des échevins. Depuis le commencement de la contagion, il s'étoit fait remarquer dans les

expéditions dont ſes collégues n'avoient oſé ſe charger.

Mouſtier courut donc ſe placer au milieu des forçats. Tantôt à cheval tantôt à pied, l'épée dans une main la bourſe dans l'autre, il ne ceſſoit de récompenſer & de punir que pour mettre lui-même la main à l'euvre. Une emplâtre fumante d'un pus peſtilenciel, jetée par une fenêtre, vient ſe coller ſur ſa joue; Mouſtier détache l'emplâtre, s'eſſuie le viſage, & continue ſes travaux.

Les conſeils du commandeur de Langeron ne ſe bornerent pas à l'enlévement des cadavres : ils s'étendirent à toutes les parties de l'adminiſtration. Un génie vaſte, une préſence d'eſprit que rien n'altéroit, un courage que les obſtacles ne rebutoient point ; voilà les qualités qui lui aſſurerent le reſpect de toute la ville. Mais que peuvent des conſeils contre le déſeſpoir? La ville avoit beſoin d'être gou-

vernée. Le Marquis de Piles, attaqué de la peſte, ne pouvoit continuer ſes pénibles fonctions. La Cour dépêcha à Langeron un brevet de commandant de Marſeille. Il le reçut le douze ſeptembre : auſſitôt Marſeille changea de face. Les citoyens généreux qui s'étoient vus dédaignés au commencement de la contagion, rentrerent dans la ville & offrirent leurs têtes & leurs bras à un chef qui en ſentoit le prix. D'autres vinrent jeter à ſes pieds leur fortune. Les malades furent ſecourus, les propriétés furent reſpectées, la diſette diſparut. Les commiſſaires de quartiers, les directeurs des hôpitaux, les autres officiers publics qui s'étoient évadés dès le mois de juin, ſe hâterent de venir reprendre leurs fonctions. On vit accourir de toutes parts des médecins, des chirurgiens, des acoucheuſes. Et pourtant les ravages de la peſte étoient alors ſi affreux, qu'il périſſoit mille perſonnes par jour.

On avoit débatu longtemps la queſtion, s'il falloit s'emparer de quelques monaſteres pour les convertir en hôpitaux. Les ſupérieurs de ces monaſteres étoient parvenus à faire abandonner ce projet aux échevins. Langeron ne débatit rien ; mais à peine les ſupérieurs le virent-ils maître de s'emparer de leurs monaſteres, qu'ils allerent eux-mêmes les lui offrir.

Langeron employoit la nuit à donner des ordres, & le jour à les faire exécuter. Son intrépidité enhardiſſoit les plus timides. Toutes les maiſons de la ville étoient cloſes ; la ſienne étoit ouverte à quiconque demandoit à lui parler. Non-content de ſe rendre acceſſible, il ſe portoit partout, il ſe montroit par-tout.

Avant la fin de ſeptembre la mortalité commença à diminuer ; & dès la fin d'octobre elle étoit preſque inſenſible. Mais une ſeconde maladie nâquit de la premiere : c'étoit le beſoin de s'unir, le be-

ſoin d'aimer & d'être aimé. La peſte avoit ravi ce qu'on chériſſoit; on ſe trouvoit ſeul au milieu de la multitude, on n'avoit plus où repoſer ſon cœur. De tous les ſoins que prit le commandant pour empêcher que la contagion ne ſe renouvelât, celui de faire viſiter exactement par les médecins les couples nombreux qui demandoient à s'épouſer, ne fut pas le moins pénible.

A peine Marſeille ſe vit-elle ſoulagée, que Langeron tourna ſes regards vers la campagne. La peſte s'y montroit alors ſous l'aſpect le plus déſolant. Chaque jour on voyoit arriver des familles mourantes, qui venoient chercher des ſoulagemens à leurs maux dans cette ville même dont la terreur les avoit éloignées. L'un portoit ſon pere expirant, l'autre ſoutenoit ſon fils malade; celui-là tomboit & ne ſe relevoit plus, celui-ci arrivoit à la longue en ſe traînant ſur les genoux & ſur les mains.

Ce fut un nouveau ſujet de ſollicitude pour le commandeur de Langeron. En donnant des ſoins aſſidus aux peſtiférés de la campagne, il prit les précautions les plus actives pour qu'ils ne communiquaſſent point avec les habitans de la ville. Il diviſa en pluſieurs départemens le territoire de Marſeille ; & à chacun de ces départemens il aſſigna des médecins, des chirurgiens, des fourniſſeurs, qui en parcouroient tous les jours les habitations. C'eſt là qu'on avoit vu ce que la véritable ſolitude a de terrible dans ſes effets : des hommes, abandonnés de toute la nature, creuſer une foſſe, s'y coucher, & ſe couvrir de terre, pour n'être pas mangés en entier par les corbeaux & par les chiens.

Mais on y vit des jeunes-filles, que leurs parens avoient repouſſées aux extrémités de leurs poſſeſſions, recueillies, ſecourues, ſervies, ſoignées par leurs jeunes amans.

On vit une payſane refuſer conſtament les ſoins de ſon époux pendant ſa maladie, & porter ſa tendre prévoyance juſqu'à s'attacher aux deux pieds une longue corde, afin que, lorſqu'elle ſeroit expirée, il pût la trainer dans la foſſe ſans être obligé de la toucher.

A la fin de décembre Langeron s'occupa des moyens difficiles de purifier les édifices publics, les maiſons, les magaſins, les meubles, les marchandiſes.

Enfin la peſte diſparut, après avoir emporté cinquante mille perſones. C'eſt la plus dévorante que Marſeille ait eſſuyée. Sans doute, parmi les actions lâches qu'elle occaſiona, il s'eſt commis bien des actes d'héroïſme qui ont échapé à la tradition ; car les grandes ames ſe développent tout entieres dans les calamités générales. Mais ſi Marſeille veut des ſtatues, il lui reſte encore aſſez de noms à

honorer. Guyon, chirurgien, s'offrit généreusement à disséquer le premier cadavre pestiféré que les médecins examinerent, & mourut deux jours après. Peissonel, courbé sous les ans, ne cessa de panser les pestiférés, de les secourir, de les encourager, qu'au moment où la peste & la fatigue vinrent le ravir à ses concitoyens. Le chevalier Rose, également hardi au conseil & à l'exécution, compta pour rien le sacrifice de sa fortune, & sacrifia tous les jours sa vie. Ce fut lui qui réussit à inhumer en trente minutes un millier de cadavres qu'on avoit depuis longtemps entassés dans un réduit, & dont les membres se détachoient sous les instrumens des maneuvres. Le chevalier de Soissans, officier de marine, fut l'aide-de-camp du commandeur de Langeron : nous ne lui donnerons pas d'autre éloge. Quelque jour, peut-être, Marseille inscrira dans le bronze les noms de Granier, Reboul, Constans, Bonaneau, Michel,

Michel, Rolland, Icard, Remuſat, Claude Roſe, Beolan, Deſperier.

Achevons de nous convaincre que les malheurs publics s'évanouiſſent devant une adminiſtration éclairée. La peſte avoit pénétré dans les galeres auſſitôt que dans la ville : les galeres ne perdirent pas la treizieme partie des hommes qu'elles contenoient ; la ville perdit la moitié de ſes habitans, & les auroit perdus tous ſi Langeron n'eût paru.

Vers le milieu d'octobre les citoyens ſe montroient déjà dans les rues de Marſeille, mais avec de grandes précautions. Ils étoient tous armés d'un *ſaint-roch*, dont ils ſe ſervoient pour s'écarter les uns les autres : c'eſt le nom qu'ils donnerent à des bâtons d'une toiſe & demie de longueur. Les femmes, ne pouvant faire uſage de cette arme, furent forcées de ſe tenir plus longtemps recluſes ; elles

ne commencerent à ſortir que dans le mois de mai de l'année ſuivante.

De toutes les maiſons religieuſes, l'abbaye des chanoines-réguliers de ſaint Victor eſt la ſeule où la peſte ne pénétra pas. Peu s'en fallut néanmoins que les précautions multipliées des chanoines & de l'abbé ne devinſſent tout-à-coup infructueuſes. Une petite-fille rêva que la peſte ceſſeroit lorſqu'on auroit porté en proceſſion les reliques de ſaint Victor. Ce rêve fit du bruit. Déjà le peuple & les échevins demandoient la proceſſion. Les Victorins alloient ſuccomber, ſi le commandeur de Langeron n'eût impoſé ſilence. » Il eſt néceſſaire (dit un » écrivain marſeillois) que dans les » tems de peſte, il y ait des gens de bien » qui éloignés du tumulte & dégagés » de tout embarras, ſe donnent en- » tiérement à la priere, & s'immolent en » holocauſte de propiciation, tandis que

» d'autres se sacrifient par leurs tra-
» vaux ». Cela peut être : mais n'oublions pas que les chanoines de saint Victor firent distribuer des secours tant que dura la contagion.

N'oublions pas nonplus que plusieurs évêques adressèrent des sommes considérables à M. de Belzunce, & que leur bonne action fut imitée par des fermiers-généraux. Malheureusement ces secours arrivèrent bien tard. On peut en dire autant de ceux qui vinrent de Rome. Le pape, informé de la désolation où étoit Marseille, envoya du blé pour huit jours & des indulgences pour six mois ; une partie du blé fit naufrage, l'autre arriva quand le terme des indulgences fut expiré.